

# Le Pays Basque



Le Fronton du Brun, à Anglet.



Basquaise.



Attelage de bœufs au pays basque.



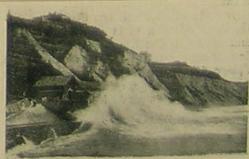
Basquaise.



Saint-Jean-Pied-de-Port.

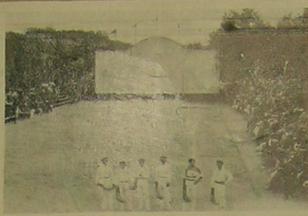


Bayonne. — Le Pont du Génie.



Biarritz. — La Côte des Basques.

# Le Pays Basque



Le Fronton du Brun, à Anglet.



Basquaise.



Attelage de bœufs au pays basque.



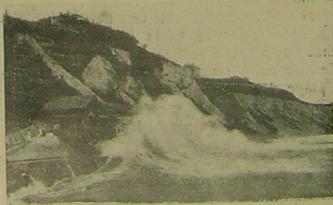
Basquaise.



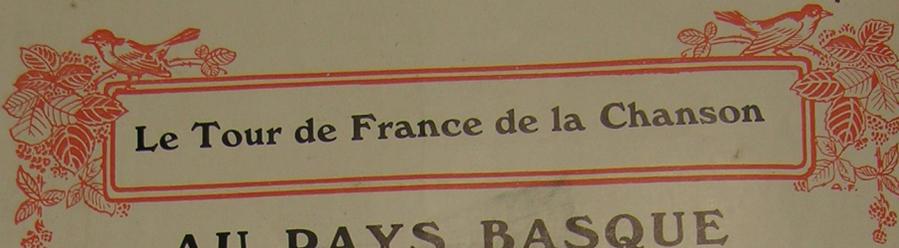
Saint-Jean-Pied-de-Port.



Bayonne. — Le Pont du Génie.



Biarritz. — La Côte des Basques.



## Le Tour de France de la Chanson

# AU PAYS BASQUE

Si la Muse de la Chanson me demandait, un jour, en quel paradis terrestre je voudrais partir avec elle, je lui dirais :

— Ni à Bruges la Morte, ni à Venise l'Enchanteresse, ni aux Îles Borromées. Je connais un pays où le vent est plus pur qu'aux îles du lac Majeur, où l'eau chante mieux qu'à Venise, où le soir a des mélancolies qu'on ne connaît même pas dans le silence des béguinages flamands. Je connais un coin de terre où les montagnes, couronnées de neiges éternelles, ont les pieds lavés par les flots de la mer. Là, une race vit, farouche et libre. Notre civilisation moderne ne l'a pas encore affaiblie. Ses fils sont petits, trapus et forts. Ce sont des paysans poètes, des joueurs de pelote et de *chirula* (1), des contrebandiers. Ses filles sont belles et brunes. Elles ont du mysticisme plein le cœur, du soleil plein les yeux.

Dans les villages dont les noms pittoresques sonnent comme des grelots, à Guéthary, Ustaritz, Ascain ou Itxassou, nous verrons danser les *fandangos* en pleine rue. C'est une danse chaste. Des tambourins s'agitent, une flûte retentit. Et les garçons en espadrilles blanches et en *chamarra* (2), les jeunes filles, en corsages roses, la torsade des cheveux retenue par un minuscule foulard de soie, sautent, tournoient. Les bras sont arrondis, les mains à hauteur de la tête, et les doigts, imitant le bruit des castagnettes, claquent en l'air, follement.

Nous escaladerons les pics décorés de genêts et de chênes verts. Des sentiers blancs les enlacent comme des cordes neuves. Et l'après-midi, près de la cidrerie, nous applaudirons à l'adresse et à l'endurance des *pelotaris* (3). Sur la grand'place, la partie commence en soixante points. Ils sont six pelotaris. La pelote, lancée par des bras vigoureux, bondit sur le blaid, tombe à terre, puis rebondit, saisie au vol par les *chisteras* (4). Cela fait plac, plac, à chaque coup, avec un bruit sec. Les pelotaris s'excitent mutuellement. Les nerfs se raidissent, la sueur ruisselle, et la foule fait retentir les échos des monts d'acclamations formidables.

Et le soir enfin, quand un rayon de lune, près de la plage de Biarritz, plaquera son nimbe pâle sur le Rocher de la Vierge, quand, de l'éperon de la Rhune à l'aiguille du pic du Midi, les Pyrénées

sembleront d'immenses géants enveloppés d'un linceul bleu, nous écouterons quelque chose de moins vain qu'une ombre, de plus grand qu'un homme : l'âme toute entière d'une race qui vibre dans ses chansons.

Alors, sur la carte de France, marquant du doigt le sol merveilleux qui s'étend entre Bayonne et Pau, je dirai à la Muse : « Nous irons là, au pays basque ! »

Montaigne s'enthousiasmait en songeant que « la poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et des grâces par où elle se compare à la principale beauté parfaite selon l'art : comme il se voit es vilanelles de Gascogne et autres chansons qu'on nous rapporte de nations qui n'ont connaissance d'aucune science ni même d'écriture. »

Que n'eût pas dit ce grand sceptique, en écoutant les chants de l'Euskarie (du pays basque) ? Légendaires, amoureux ou satiriques, ces chants épuisent toutes les nuances. Ils bondissent de l'esprit comme des fusées. Ils s'épandent du cœur comme un fleuve large.

Il faut entendre les chansons légendaires qu'on chante, à pleine voix, la nuit, dans la montagne. Ce sont des hymnes d'un rythme religieux, mélancoliques et poignants. Issus du plain-chant, ils ont gardé très pure, ainsi que le dit fort bien M. Charles Bordes, « leur modalité grégorienne ; leur musique est essentiellement rythmique. C'est un rythme décidé, très mâle, et pourtant souple et plastique pour ainsi dire, qui constitue sa forte originalité (1). »

Qu'on se souvienne de *Urrutiako Anderia* (la dame d'Urrutie) et surtout de *Berteretxan Kantoria* (la chanson de Berterèche). L'inspiration en est souvent héroïque. Voici, par exemple, le vieux chant souletin, *Jeiki, Jeiki etchenkoak*. Je traduis, mot à mot, le fragment unique que nous en possédons :

Levez-vous, gens de la maison  
La lumière est large.  
De la mer on entend la trompette d'argent,  
Et le rivage des Hollandais tremble.

Ce quatrain garde intact le souvenir des courses lointaines. Les Basques ont dans les veines du sang de *conquistadores*. Certes, ils aiment leur sol natal, ils s'y cramponnent le plus possible. Les uns plantent le maïs ou extraient le minerai de plomb et de cuivre ; les autres s'en vont dans la

(1) CHARLES BORDES. — *La Musique populaire des Basques*.

(1) *Chirula*, flûte antique des paysans basques.

(2) *Chamarra*, blouse noire des jours de fête.

(3) *Pelotaris*, joueurs de pelote.

(4) *Chisteras*, espèces de gants d'osier recourbés dont on se sert pour jouer à la pelote.

solitude, avec leurs troupeaux. Mais quand la terre est trop ingrate, quant les familles sont très nombreuses, les Basques s'exilent. Ils vont, comme aujourd'hui encore aux Amériques, ou comme jadis, sur les côtes de Hollande, chercher un peu d'argent et donner, en retour, des leçons de courage et de farouche indépendance.

Leurs chansons d'amour sont nombreuses. Un brin de satire les assaisonne souvent. Sont-elles gaies ? Pas toujours. M. Faguet a écrit, quelque part : « La littérature populaire est dans la chanson rustique et la chanson des faubourgs. Or, il faut remarquer que la chanson rustique et la chanson des faubourgs sont rarement gaies. Elles sont élégiaques, sentimentales, souvent tristes, parfois satiriques. Gaies presque jamais. Il en est ainsi chez tous les peuples que nous connaissons et même en France. » M. E. Faguet a raison. Il a même raison pour le pays basque qui, on le sait, moitié en France, moitié en Espagne a toujours réclamé son autonomie.

En Euskarie, l'amour est passionné, bien que naïf. Un vent chaud rôde le soir autour des balcons, au flanc de la montagne. La sérénade peut s'élever patiemment, douce comme une élégie, pendant de longues semaines. Mais le Basque suit de près la nature. Il peut aller peut-être jusqu'à la faute... toujours suivie du repentir et de la réparation. Que nul ne s'en étonne. Ces gars des Pyrénées sont d'un sang généreux, d'une imagination ardente. Le cilice de la religion — car les Basques sont très pieux — a bien discipliné leur esprit et dompté leur chair. Mais parfois, ils s'en échappent. Et tel pâtre qui jouait au fronton ensoleillé ou dansait, honnêtement, sur la place, abattra sans remords, une nuit de contrebande, le carabinier espagnol dressé devant lui.

Si les chansons d'amour sont nombreuses, en Euskarie, les chansons satiriques sont innombrables. La satire est le propre du Basque. La moindre occasion suffit pour exciter sa verve. Il n'est pas un seul village où il n'y ait homme ou femme troussant joliment des couplets.

Faut-il le dire ? Ici, l'atticisme n'est guère connu. La verve est gauloise, très gauloise. On ne recule pas devant le mot qui est cru, d'une verdeur qui emporte la bouche. Pourtant, que de jolies trouvailles dans ces chansons, sœurs légères de nos fabliaux. Les bêtes, ânes, mulets et chevaux, y jouent un grand rôle. Et certains de ces chansons sont célèbres. Qui donc ignore, sur les bords de la Nive, le *Mulet du Charbonnier* ou le *Cheval d'Echker* ? N'est-ce pas qu'elle est délicieuse et digne d'un vieil auteur, cette complainte d'un bonhomme qui, pris au mot, au marché de Pampelune, s'en retourne chez lui, avec sa jument. Sa jument est borgne, sans fer, mais joue de la guitare... en « toussant » — Rabelais disait : barytonnant, — par devant... et par derrière. Et notre homme reçoit les plus amusantes plaisanteries de sa femme à laquelle il ne manque point de répondre.

Certains se montreront difficiles. Ils auront tort. Qu'on songe que ces ouvrages ne sont pas l'œuvre

de chansonniers patentés ou de ciseleurs en chambre. Tous furent improvisés, par un pâtre rêvant au clair de lune, un laboureur fouillant le sol, un contrebandier attendant l'heure favorable. Ces chants furent créés par des plébiens, dans une réunion familiale, les jours des *Fêtes de la Tradition*, devant toute l'Euskarie enthousiaste.

Le soleil flambe. Le ciel est bleu. Les monts, légèrement estompés par la brume blanche de juillet, se dessinent, au loin, comme une vague et féérique toile de fond. Vers cet unique théâtre de la nature, la foule arrive.

Voici les hommes aux visages rasés, les jeunes filles en costumes éclatants, des fleurs pourpres dans les cheveux ; les vieilles, au mantelet noir, sont juchées sur leurs petits ânes...

On parle avec abondance, non en français mais en basque. Et c'est un bruit de syllabes rudes qui se heurtent, une marée grandissante de mots inconnus, mystérieux. Des milliers d'*irrintzinas* (cris de joie ou de guerre) éclatent. La fête de la Tradition commence.

En face de l'église, sur une estrade enguirlandée de fleurs sauvages, les Koplaris vont chanter. Ce sont des fouilleurs de terre, des gardeurs de troupeaux, des rustiques et des contemplatifs. Ils n'ont point fait d'études ; ils ne savent que la musique des gaves et des vents, et avec cela, où passe toute leur âme, ils disent les beautés de la vie pastorale, des travaux rudes, de la vie religieuse.

Le jury est difficile. Il veut autre chose que de belles romances composées dans la solitude, par les nuits d'étoiles. Il impose des sujets ; il oblige les chanteurs à prendre partie dans nos luttes modernes, à parler contre l'exode des paysans, l'esprit citadin, l'automobile... la jupe-culotte. Et les Koplaris improvisent. Ils sont généralement deux ensemble. L'un est l'avocat de la ville, l'autre celui de la campagne, c'est-à-dire de la tradition. Les deux poètes-paysans se donnent la réplique, se battent avec des couplets, se piquent avec des épigrammes. De grave et lente qu'elle était au début, la note devient vive et spirituelle. La gaité l'emporte, et les mots étranges sur des rythmes anciens s'envolent, comme des bruits de castagnettes...

Dépouillons ces Koplaris de leur modestie. Nous devons les connaître, afin de les aimer.

Le plus ancien, parmi les chanteurs basques, dont la renommée est arrivée jusqu'à nous, s'appelle Garat. Il connut les magnificences de la cour du dix-huitième siècle. Princes et princesses ne furent pas indifférents à son esprit. Il eut l'admiration de la reine Marie-Antoinette.

Et Benat Mardo de Barcus et Topet-Etchebur ? Ce dernier, mort vers 1870, fut un improvisateur extraordinaire. Toutes les auberges du pays basque entendirent sa voix chaude et amusante. Il eut des malheurs conjugaux. Sa femme l'aban-

donna; mais il avait une haute sagesse et supporta ce déboire avec philosophie.

Otchalde, de Bidarray, le rival d'Etchebur, ne manque point de talent. Pourtant Elissambure, le barde de Sare, restera comme le type du vrai poète euskarien. C'est un lettré, un élève du collège de Laressore. Il a le diable au corps, mais aussi l'amour de la famille et de la patrie au cœur.

Avec Elissambure, écrivait M. Charles Bordes, la vraie poésie populaire a disparu.

Protestons respectueusement mais avec vivacité. Des Zadulby, Harrapzy, Dibarrat et Jean Barbier, qu'en faites-vous, M. Bordes ?

Zadulby, c'est le chanoine Adéma, le vieux et populaire chanoine de la cathédrale de Bayonne. Il est mort depuis quelque temps, mais les autres poètes nommés tiennent encore bien haut le drapeau de la Chanson basque.

Allez à Baïgorry, vous y entendrez Dibarrat, le chantre-cordonnier. Il est vieux; sa voix est,

aujourd'hui, un peu cassée. Mais que de fois n'a-t-il pas émerveillé les foules? Ces chants sont, tour à tour, satiriques, moraux et patriotiques. C'est le Marcel Legay des Basses-Pyrénées... Bidart, sur le bord de la mer, s'éveille, joyeuse, aux rythmes du bon Harrapzy, et son jeune confrère, l'abbé Jean Barbier, a fait maintes fois applaudir de charmantes poésies.

L'Euskarie est le pays de la chanson. L'esprit s'y est réfugié et l'ode y déploie encore ses ailes. Qui donc peut entendre sans émotion le *Guerni-kako Arbola*, l'hymne national des basques ?

L'arbre de liberté est planté à Guernika...

Peuple basque, peuple basque, tes chansons sont belles. Redis-les à pleine voix aux échos de tes montagnes, et n'abats jamais l'Arbre de la Liberté, planté, sur le bord de tes routes, près de l'Arbre de la Croix !

ANDRÉ LAMANDÉ.

**Adios ene  
maitia,  
Adio  
sekulako!**



**Adieu ma  
bien-aimée,  
Adieu pour  
toujours!**

Chanson d'amour du  
Pays basque

Paroles et Musique  
de CHARLES BORDES

Cliche Pierre Petit.

Charles Bordes, né le 12 mai 1863 à la Roche-Corbon (Indre-et-Loire), mort à Toulon le 8 novembre 1909. Maître de chapelle et créateur des *Chanteurs de Saint-Gervais*, fondateur de la *Schola Cantorum*, Charles Bordes a exercé une action considérable sur la culture de la musique religieuse, la rénovation du chant grégorien et de la polyphonie paléstrinienne. Passionné d'art populaire, il s'était épris des chansons basques, à la recherche desquelles il consacra une partie de sa vie. Aussi ses *Archives de la Tradition basque* forment-elles un ensemble infiniment précieux, malheureusement inédit pour la plus grande partie. C'est au premier fascicule paru que nous empruntons la chanson ci-dessous : (H. G.)

Tristement

CHANT

Je m'en vais, a dieu ma mi - e, Je vous quit - te pour tou -  
A - di - os, e - ne mat - ti - a, a - di - o - se - ku - la -

PIANO



La Bonne Chanson

-jours, Vous, le char-me de ma vi-e, Vous mon ciel et mes a-  
 -kol! A - di - os, e - ne mai - ti - a a - di - o se - ku - la -

Ritén

-mours! Je n'ai qu'un re-gret, ma bel-le, C'est de vous laisser i-  
 -kol Nik ez - tit bes - te phe - na rik mai - ti - a zou - re - ta -

Tempo

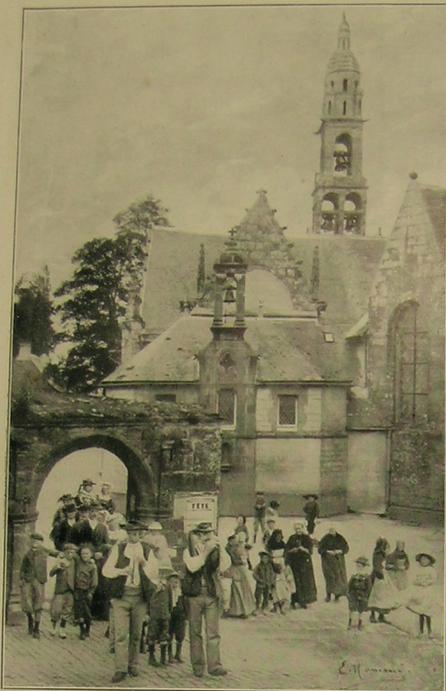
-ci Li - bre - ment choisir, cru - el - le, Un autre homme pour ma - ri -  
 -ko, Ze - ren eiz - ten zu - tu - dan hain li - bro bes - ten - tu - ko.

I  
 Adios, ene, maitia, adio, sekulako!\*(bis.)  
 Nik eztiit beste phenarik, maitia, zouretako,  
 Zeren eizten zutudan hain libro bestentako.

II  
 Zertako erraiten duzu, adio sekulako? (bis.)  
 Ouste duzia eztudala amorio zouretako?  
 Zuk nahi banaizu enukezu bestentako.

I  
 Je m'en vais, adieu ma mie,  
 Je vous quitte pour toujours,  
 Vous, le charme de ma vie,  
 Vous, mon ciel et mes amours!  
 Je n'ai qu'un regret, ma belle,  
 C'est de vous laisser ici  
 Librement choisir, cruelle,  
 Un autre homme pour mari.

II  
 Oh! méchant, pourquoi me dire  
 Cet adieu qui fend mon cœur,  
 Croyez-vous que je soupire  
 Pour un autre adorateur?  
 Apprenez que ma pensée  
 Ne souhaite qu'un lien:  
 Je serai votre épousee  
 Si de moi vous voulez bien!



CHANSONS DE CHEZ NOUS

# La Voix des Cloches



Paroles de THÉODORE BOTREL



Musique d'ÉMILE CAMYS



Maestoso

PIANO

*f*

*pp*

*f*

*pp*

La Bonne Chanson

*rall.* *ff* *p*

Lors - que le<sup>4</sup> Bon Dieu, sur la ter - re,

Nous en - voie un pe - tit ch ré tien, Du clo - cher toujours solitai - re

*rall.* *Lent* *Tempo 1<sup>o</sup>*

Jé - cou - te le doux en - tretien. *Tempo 1<sup>o</sup>*

*p* *Lent* *ff* *pp*

*dolce*

Quand le beau mignon que l'on ai - me Dans le saint temple est

*pp* *f*

ap - por - té La cloche, en ce jour de bap - té - me,

*cresc.*

La Bonne Chanson

*Plus large* *f rall.*

Jase à travers l'im men - si - té: Tin, tin, tin

*p*

Ah! le jo - li pe - tit lu - tin! Dit le ca - ril - lon

*pp*

*f* *mf*

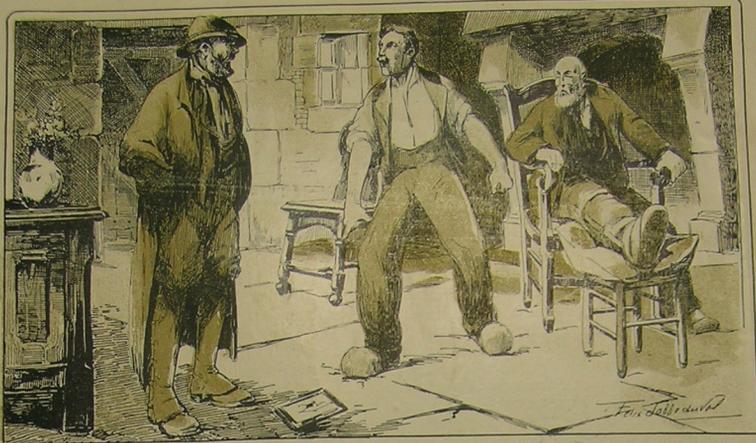
ar - gen - tin, Di - gue don Le ravissant pe -

*pp*

*f rall.*

- tit pou - pon! Ré - pe - te le gros bourdon!

*f suivez* *f* *f*



LE BON THÉÂTRE

# Aimez-vous les uns les autres

Par RENÉ BASTIEN

Drame en deux actes, représenté pour la première fois, à Paris, le 15 janvier 1911  
au Patronage N.-D. de la Gare.

PERSONNAGES : L'ABBÉ — MARTIN GRANDENIS — LÉON GRANDENIS — VICTOR PERTUIS.

## ACTE I<sup>er</sup>

La scène représente un intérieur rustique. Au fond, grande cheminée de campagne. Au milieu, table de bois blanc. Au-dessus de cette table, et suspendue à une poutre par un fil de fer, lampe à pétrole avec abat-jour de zinc. Au premier plan, à droite, buffet-étagère, garni d'assiettes à fleurs. Au fond, à gauche, en pan coupé, porte à deux vantaux. Celui du bas est fermé, celui du haut, ouvert. A gauche de la cheminée, horloge à encaissement. A gauche, grande fenêtre. A droite, petite porte. A côté de cette porte est suspendu le fusil de Martin. Images, gravures, cartes-postales au mur. Sur le buffet, encadrée, la photographie d'un marin. Chaises, fauteuil de paille. Dehors, il fait nuit.

Au lever du rideau, Martin, assis dans un fauteuil, devant la cheminée, dos au public, lit *Le Petit Journal* en fumant sa pipe. Léon, debout devant la table, cherche dans une liasse de lettres et de papiers.

### SCÈNE PREMIÈRE

MARTIN et LÉON

LÉON. — Dis-donc, père, où as-tu mis la dernière lettre de Jacques? Il faut lui répondre à ce petit gars.

MARTIN. — Elle doit être dans le tiroir du buffet.

LÉON. — C'est que je ne me souviens jamais de son adresse. C'est compliqué. (Il cherche dans

les tiroirs.) Ah! oui, la voilà! (Lisant l'adresse.) « M. Jacques Grandenis, à bord du croiseur *Descartes*, escadre de l'Extrême-Orient, Indo-Chine. » Il en faut des explications! (Il prend sur le buffet encrier, plume et papier et vient s'installer à la table.)

MARTIN. — Il faudrait peut-être lui envoyer dix francs, il en a besoin là-bas. Pauvre petit, il ne doit guère s'amuser si loin que ça. Aussi, quelle idée de se faire marin!

LÉON. — Il est bien temps de se plaindre! Qui donc lui a fourré cette idée dans la tête?

MARTIN. — Dame, c'est bien lui tout seul, je crois!

LÉON. — Oui; seulement si l'Abbé n'avait pas poussé à la route pour qu'il parte, il aurait fait simplement son temps comme les autres, et le voilà maintenant en Chine pour quatre ans!

MARTIN. — Allons! c'est toujours la faute de l'Abbé quand on fait une sottise. Je me demande ce que ça pouvait lui faire que Jacques s'engage ou non.

LÉON, mauvais. — Ce que ça pouvait lui faire? ça le gênait qu'il reste ici. Il avait peur que Jacques finisse par faire comme moi, qu'il ne remette plus les pieds à l'église. Alors, il a entrepris de l'éloigner, et l'autre, naïf, a écouté ses conseils.

MARTIN. — Pourquoi n'y vas-tu plus, toi, à l'église?

LÉON. — Peuh! c'est bon pour les femmes et les gosses. Les hommes ont autre chose à faire.

MARTIN. — Qu'est-ce que tu fais le dimanche? Tu vas à tes réunions, à ton comité, avec des gens qui se moquent de toi et sont contents de trouver ton argent.

LÉON. — Comment, ils se moquent de moi? Ils ne se moquent pas de moi du tout! On s'occupe là-dedans, tu m'entends, et je suis certain qu'on y fait de meilleure besogne que chez les tiens. Tu dis qu'ils sont contents de trouver mon argent? Eh bien! je n'ai jamais donné d'argent, pour la bonne raison qu'on n'en demande jamais. Le notaire nous l'a bien dit : « Ici, il n'y a ni riches ni pauvres! Nous sommes tous égaux, tous frères et tous unis pour la cause sociale. »

MARTIN, *moqueur*. — Holà! Et tu coupes là-dedans, toi, beau malin? Vous êtes tous frères? Oh! ça, oui, je veux bien en convenir. Ça ne coûte pas beaucoup de dire à quelqu'un : « Tu es mon frère! » Mais pour être égaux, ça, mon petit, je ne pourrai jamais l'avalier. Es-tu l'égal du notaire, toi? As-tu assez d'argent pour l'offrir, comme lui, une automobile? Si on vous dit que vous êtes égaux, moi, à ta place, je répondrais : « Dame, c'est bien joli, monsieur, l'égalité, mais vous avez bien plus d'argent que moi. Si nous partageons! »

LÉON. — Parbleu, bien sûr, n'est-ce pas qu'il va me donner son argent! T'en donnent-ils les châtelains?

MARTIN. — Oh! mais, pardon, pardon, ça n'est plus du tout la même chose. Nous, nous ne sommes pas égaux sur la terre. (*Il pose sa pipe sur le buffet.*)

LÉON. — Ah! puis, dis-donc, père, je ne sais pas pourquoi tu t'amuses à discuter là-dessus; tu connais bien mes idées pourtant. Je n'aime pas les curés, je ne les aime pas, quoi! Ça fait le compte.

MARTIN. — Enfin, arrange-toi, tu es bien assez grand pour savoir ce que tu as à faire. (*Wantant changer la conversation.*) Eh bien! voyons, l'écris-tu cette lettre?

LÉON. — Oui, ça vaudra mieux que de perdre notre temps à parler pour ne rien dire.

MARTIN. — Tu n'oublieras pas de lui dire d'envoyer des cartes-postales à M. le Comte.

LÉON. — Que le diable l'emporte avec ses cartes-postales! Le Comte ne s'occupe que de ça. Voyons, quel jour sommes-nous aujourd'hui?

MARTIN, *regardant son journal*. — Vendredi 22 septembre... alors, aujourd'hui, c'est le 23.

LÉON. — Ça va bien, merci. (*Il écrit et Martin continue à lire.*)

## SCÈNE II

LES MÊMES et L'ABBÉ

L'ABBÉ, *se montrant à la porte*. — Bonsoir, monsieur Martin. Est-ce que je puis entrer un petit instant? J'ai quelque chose à vous demander.

MARTIN, *se levant*. — Mais oui, entrez donc, je vous en prie. Vous allez bien, monsieur l'Abbé?

Il fait beau temps ce soir. Vous êtes allé faire un petit tour?

L'ABBÉ. — Mais non, mon brave monsieur Martin, je suis venu dans vos parages voir la petite Chauvet qui est malade, et c'est justement à ce propos que je suis entré chez vous.

MARTIN. — Elle est malade, la petite Chauvet, qu'est-ce qu'elle a?

L'ABBÉ, *se frappant la poitrine*. — Hum, la poitrine! Les voilà bien éprouvés encore une fois dans cette famille.

LÉON. — Comment Fanchette est poitrinaire? On ne l'aurait jamais cru. Elle a une mine superbe, cette gosse-là.

L'ABBÉ. — Il ne faut point juger les gens sur la mine, le proverbe est vrai! Donc, je suis venu vous voir au sujet de la nourriture de l'enfant. Le docteur a prescrit beaucoup de laitage et d'œufs, et, dame, les braves gens ne sont pas riches, hélas! Alors, j'ai pensé qu'à la ferme Grandenis, on ne refuserait pas cela pour eux.

MARTIN. — Oh! vous pouvez bien venir chercher tout ce que vous voudrez.

LÉON, *mauvais*. — Ça ne fera peut-être pas l'affaire de Jacques, par exemple! C'est lui qui touche l'argent de la vente. Il pourra faire la grimace maintenant. (*Narquois.*) Tiens, ce n'est pas bête ça, monsieur l'Abbé. Vous savez bien, qu'ici, le père ne vous ferait pas payer.

L'ABBÉ, *très simple*. — Mais qui vous a dit, mon ami, que je ne voulais pas payer ces œufs et ce lait? Je serais désolé de frustrer Jacques de cette somme. Je paierai donc, monsieur Léon, et vous enverrez l'argent à votre frère.

MARTIN, *brusquement*. — Du tout, du tout, monsieur l'Abbé! Je suppose bien qu'ici ce n'est pas Léon qui dicte ses lois. Que ça lui plaise ou que ça ne lui plaise pas, je vous donnerai les œufs. Il n'aura rien à dire.

L'ABBÉ. — Ecoutez, monsieur Martin, je ne veux pas susciter de querelles entre vous et Léon. Mon rôle n'est point d'amener la discorde dans une famille, mais, au contraire, d'y prêcher l'amour et la paix.

MARTIN, *entêté*. — Allez, allez, monsieur l'Abbé! Léon n'a pas d'observations à me faire. Je ne le lui ai jamais permis.

LÉON, *écrivain*. — ...Maintenant, tu ne recevras plus l'argent des œufs. Le curé vient les chercher, et notre père les lui donne pour rien... »

MARTIN. — Qu'est-ce que tu dis, toi?

LÉON. — Je ne dis rien, j'écris à Jacques pour l'avertir. Il pourrait être étonné de ne plus rien recevoir.

L'ABBÉ. — Tenez, voici 5 francs. Envoyez-les de ma part à Jacques... pour le prix des œufs.

MARTIN, *se fâchant*. — Dis donc, Léon, ça va bientôt finir cette comédie? Tu vas me faire le plaisir de te faire, n'est-ce pas? Je peux bien faire ce que je veux, je suppose! Reprenez votre argent, monsieur l'Abbé. Je vous remercie tout de même, mais alors, ce ne serait plus moi qui ferais la charité.

L'ABBÉ. — Non, non, je tiens absolument à les

donner au marin. (A Léon.) Vous n'oubliez pas de les envoyer, n'est-ce pas, monsieur Léon.

LÉON, *méchamment*. — Envoyez-les lui vous-même, ça lui fera plaisir de recevoir une lettre de vous. Vous étiez si bons amis tous les deux.

L'ABBÉ. — Non, je préfère que vous vous en chargiez.

LÉON, *énervé*. — Enfin, si vous ne voulez pas!... Mais, ça ne m'empêchera pas de lui en envoyer autant pour moi.

L'ABBÉ. — Allons, voyez-vous, monsieur Martin, votre Léon a encore du cœur et je ne désespère pas de le convertir.

LÉON. — Eh bien! l'Abbé, il fera chaud ce jour-là! L'ABBÉ. — Pourquoi parler ainsi par fanfaronnade? Savez-vous ce que Dieu vous réserve?

LÉON. — Oui, parlons-en de votre Bon Dieu!

MARTIN. — Voyons, Léon, tu ne vas pas recommencer!

LÉON. — Mais non, je ne veux pas me disputer; seulement, on peut bien causer, pas vrai? Et, puisque M. l'Abbé est toujours à nous parler de son Bon Dieu, de la Charité, du Ciel, et de toutes ces balancoires-là, on est tout de même bien content de lui montrer qu'on ne coupe plus là-dedans.

L'ABBÉ, *très doucement*. — Je veux bien croire que vous ne coupez plus dans toutes ces balancoires, comme vous dites, et pour la bonne raison que vous ne les comprenez pas! Je rabâche toujours la Charité, me dites-vous? Eh bien! oui, je la rabâche, parce que j'ai le droit d'en parler. Vous, vous en parlez aussi! Vous oubliez de la pratiquer, voilà tout! « Tous frères » est votre devise, et lorsque quelqu'un est terrassé par la maladie, vous lui refusez le remède qui doit le sauver.

LÉON. — Où avez-vous vu cela?

L'ABBÉ. — Tout à l'heure, quand je vous ai demandé des œufs pour la petite Chauvet.

LÉON. — Oh! les Chauvet ne sont pas de mon bord, ceux-là! Je n'ai pas besoin de faire la charité à ceux qui me débinent par derrière.

MARTIN. — Les pauvres gens ont bien autre chose à faire que de s'occuper de toi. D'ailleurs, est-ce bien vrai qu'ils te débinent, comme tu dis?

L'ABBÉ. — Et quand même! Doit-on faire la charité seulement à ceux qui sont de votre parti? A chaque endroit où il y a une souffrance à adoucir, une misère à soulager, des larmes à sécher, vous devez y aller, si vous êtes charitable. Si vous étiez blessé, regarderiez-vous d'où vous vient, et de qui vous vient le secours? Si vous aviez faim, regarderiez-vous qui vous donne un morceau de pain? Faites la charité pour la charité, uniquement parce qu'elle est noble et belle, et que c'est une profonde satisfaction pour soi, de mettre en pratique cette grande parole : « Aimez-vous les uns les autres. »

MARTIN. — Voyez-vous, monsieur l'Abbé, ça me ronge de voir que vous prêchez dans le désert. Je ne sais pas qui lui a niché toutes ces idées dans la caboche, mais je vous assure bien que, s'il était encore temps, si je pouvais lui dire encore : « Je veux ou je ne veux pas, » il ne retournerait plus à ces réunions de malheur.

LÉON. — Il ne manquerait plus que ça que tu m'empêches d'y aller. Est-ce que je te fais des réflexions, moi, quand tu vas à la messe? Seulement si je ne veux pas y aller, je suis libre. D'abord, qu'irais-je y faire? Remercier le Bon Dieu? Pour ce qu'il a fait pour moi, ce n'est pas la peine!

L'ABBÉ. — Comment, il n'a rien fait pour vous? Il vous a donné la vie, c'est appréciable, je pense.

LÉON, *ironique*. — Oui, on connaît ça, c'est vieux jeu.

L'ABBÉ. — Puis vous n'avez jamais été éprouvé par les maladies, vous ne manquez de rien, vous êtes heureux.

LÉON. — Oh! heureux!!

MARTIN. — Parfaitement, heureux! Qu'est-ce que tu te manque ici?

LÉON. — Rien, seulement...

MARTIN. — Seulement, quoi? Tu es une mauvaise tête, un fou, tiens!

L'ABBÉ. — Calmez-vous, monsieur Martin, Léon est jeune. C'est un exalté, mais, au fond, il n'est pas si méchant que ça. Laissez, laissez, vous verrez qu'il finira bien par changer d'avis. Allons, je vous quitte, pour aller voir ma petite malade. Au revoir, monsieur Martin. Au revoir, Léon. Nous ne partageons pas les mêmes opinions, mais nous ne sommes pas ennemis pour cela, pas vrai? (*Malicieux*.) Et puis, un conseil, en partant : Ne mangez pas trop de curés, ça se digère mal.

MARTIN. — Au revoir, monsieur l'Abbé. Ah mais! ne vous sauvez pas comme cela, vous oubliez les œufs.

L'ABBÉ. — Voyez comme on est étourdi, quand on est vieux.

MARTIN. — Vieux! Allons, ne faites pas le coquet. Vous êtes tout jeune, à côté de moi. Tenez, voilà vos œufs. Ne les cassez pas, hein? Et vous savez, faut pas vous gêner. Revenez en chercher quand vous voudrez. Si la maison est vide, quand vous viendrez, le buffet sera plein. Vous n'aurez qu'à vous servir.

L'ABBÉ. — Merci, mon brave monsieur Martin. Merci encore... pour la petite. Au revoir, bonne nuit. Au revoir, Léon. (*Il va à la porte.*)

LÉON. — Au revoir, monsieur l'Abbé.

MARTIN. — Cristi qu'il fait noir. Apporte-donc la lampe, Léon. (*Léon se lève.*)

L'ABBÉ, *du dehors*. — Mais non, mais non, ne vous dérangez pas. Je connais le chemin, je m'y retrouverai bien, allez. Au revoir.

### SCÈNE III

MARTIN, LÉON

LÉON, *revenant à la table*. — Enfin, est-ce que je vais pouvoir la faire tranquillement, ma lettre?

MARTIN. — N'oublie pas de dire à Jacques que l'Abbé lui envoie cent sous. Tout de même, crois-tu que ce n'est pas un brave homme? Il n'était pas forcé de donner de l'argent, puisque je lui offrais les œufs. Personne ne lui a rien demandé.

LÉON. — Sûrement qu'on ne lui demandait rien. Mais il ne pouvait pas faire autrement que d'offrir.

Il aurait eu l'air trop mendiant, trop grippe-sous... comme tous les autres! C'est un jésuite qui sait s'y prendre.

MARTIN, *sévère*. — Tu sais, Léon, je ne veux pas que tu recommences, et je tiens à te le dire une bonne fois pour toutes : Si ça continue, j'aime mieux que tu partes, j'aime mieux ça. J'ai trop de peine à te voir avec ces idées-là. Je te parle sérieusement, tu sais. Si tu retournes encore avec Bénart, Michelon, ton oncle et toute ta clique...

LÉON, *sursautant*. — Toute ma clique, ah! dis donc!

MARTIN. — Oui, toute ta clique! Eh bien! tu t'en iras d'ici! C'est à choisir!

LÉON, *rageur*. — Alors, c'est tout choisi.

MARTIN. — C'est entendu. Si tu pars, tu iras où tu voudras, chez Pertuis si ça te plaît, mais j'espère que tu préféreras encore rester ici. C'est tout. Je ne t'en dirai plus un mot, mais lorsque tu me ramèneras, chez moi, tes amis que je ne veux pas voir, je te monterai la porte. J'en souffrirai, mais je te jure que je le ferai.

LÉON. — C'est bien.

MARTIN. — Finis ta lettre, mon gars, et moi je vais aller faire ma ronde. (*Il prend son fusil*.) On finira peut-être par les effrayer, ces braconniers du diable. Malheur, faut pas que j'oublie ma pipe, ça n'irait pas. Allons, à tout à l'heure! Ecris, et réfléchis, mon, petit. (*Il sort*.)

#### SCÈNE IV

LÉON, seul.

LÉON. — Fiche-toi de moi, maintenant! (*Eclatant*.) Parbleu, s'il faut que je m'en aille, je m'en irai de bon cœur. S'il aime mieux le curé que son gars, qu'il le garde, son curé, et qu'il en fasse ses choux gras. (*Avec un geste de menace dans la direction de la porte*.) Ah! tu veux que je parte; eh bien! oui, je partirai, et nous verrons bien!

#### SCÈNE V

LÉON et PERTUIS.

PERTUIS, *sur le pas de la porte*. — Tiens, tu causes tout seul? Tu te fâches contre les murs?

LÉON. — Bonsoir, l'oncle. Vous n'entrez pas un instant?

PERTUIS. — Si, puisque ton père est parti. Alors, ça ne va-t-il donc plus les amours?

LÉON. — Non, ça ne va plus.

PERTUIS. — Qu'est-ce qu'il y a?

LÉON. — Peuh! il y a que c'est toujours pareil! Je viens encore d'avoir une scène avec le père, quoi!

PERTUIS. — A cause?

LÉON. — Mais à cause du calotin, vous le savez bien! C'est toujours la même rengaine! Ah! j'en ai par-dessus les yeux, à la fin!

PERTUIS. — Il a encore monté la tête à ton père?

LÉON. — Ce que je sais! J'ignore ce qu'ils ricotent, tous les deux, mais ce que je vois de plus clair, c'est que pour le curé, on me fiche dehors, et que ça me révolte.

PERTUIS. — Comment, dehors?

LÉON. — Oui! Le père vient de me mettre le marché en mains : Quitter la maison, ou quitter le comité.

PERTUIS. — Qu'est-ce que tu vas faire?

LÉON, *hésitant*. — Je ne sais pas, je vais voir.

PERTUIS. — Gros imbécile, va! (*Insinuant*.) Alors, tu vas rester ici, avec l'autre qui, toujours, en dessous, donnera ses conseils à ton père? Puis, un jour viendra où tu ne seras plus seulement libre de sortir de chez toi, sans qu'on te demande où tu vas, sans qu'on veuille te guider, te mener comme un gosse. Alors, à vingt-cinq ans, tu n'as pas le droit de faire ce que tu veux? Et ça te plaira, cette vie-là? Ça ne te fera rien que les autres disent, en parlant de toi : C'est une poule mouillée, un lâcheur, un capon?

LÉON. — Ils diront cela, les autres?

PERTUIS. — Forcément. Et si ce n'est pas toi qui les lâche, c'est eux qui te lâcheront. Tu ne peux pas ménager la chèvre et le chou. Si tu restes ici, avec ton père et le curé, on te prendra pour un mouchard. Ne dis pas non. Comment pourras-tu prouver que ce n'est pas vrai?

LÉON. — En disant que c'est mon père qui me retient.

PERTUIS. — Alors, mon petit, ils te répondront que chez eux il y a des hommes, mais pas d'enfants.

LÉON, *exalté*. — Et puis, tenez, oui, oui, oui! Vous avez raison, et je ne sais pourquoi je discute, puisque, tout à l'heure, j'étais décidé à partir. (*Triste*.) Pourtant, le pauvre père, ce n'est pas sa faute, si on lui monte la tête.

PERTUIS. — Allons donc, ton père est un imbécile. Fais voir que tu es moins bête que lui. (*On entend au dehors, assez près, un coup de feu*.)

LÉON, *brusquement*. — Un coup de feu?

PERTUIS, *ricanant*. — C'est Martin qui chasse les bracos! Idiot, va! Alors, c'est dit, hein, tu quittes la boîte?

LÉON, *énervé, ne voulant pas faiblir*. — Oui, c'est dit. Je n'ai pas l'habitude de répéter trente-six fois la même chose. (*Il prend son chapeau au porte-manteau*.)

PERTUIS. — Chez moi, tu seras tranquille, au moins! Arrive.

(*Au moment où ils vont pour sortir, l'Abbe paraît, soutenant Martin, blessé*.)

#### SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ABBÉ et MARTIN.

LÉON, *vivement*. — Qu'est-ce qu'il y a? Tu es blessé, père?

MARTIN. — C'est rien, c'est rien, mon gars.

LÉON, *angoissé*. — Mais enfin...

L'ABBÉ. — Ne vous épouvantez pas. Votre père

ACTE II

Même décor. Au lever du rideau, Martin est assis dans un fauteuil, la jambe pansée et allongée sur une chaise. Léon place un oreiller sous la jambe malade. La nuit tombe lentement.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTIN et LÉON

LÉON. — Te trouves-tu mieux maintenant?

MARTIN. — Oui, comme ça je souffre moins.

LÉON. — Aussi, tu ne devrais pas remuer. Le docteur te l'a pourtant défendu. Tu es comme un enfant.

MARTIN. — Bah! bah! va toujours, ça finira bien par se guérir. Tiens, donne-moi donc ma pipe, ça me fera tenir tranquille. (*Léon va chercher la pipe.*)

SCÈNE II

LES MÊMES et L'ABBÉ

(*On frappe.*)

MARTIN. — Entrez!

L'ABBÉ. — Bonsoir, monsieur Martin, bonsoir, Léon.

MARTIN, joyeux. — Voilà mon infirmier. Bonsoir, monsieur l'Abbé. (*Il lui tend la main.*)

L'ABBÉ. — Eh bien! comment vous trouvez-vous ce soir?

MARTIN. — Heu! Toujours pareil. C'est long, c'est long.

L'ABBÉ. — Vous souffrez autant?

MARTIN. — Ça me tire. On dirait que j'ai un paquet d'épingles dans la jambe. (*Il va pour allumer sa pipe. A l'Abbé.*) Vous permettez?

L'ABBÉ. — Toujours la pipe. C'est donc bien bon?

MARTIN. — Oh!... l'habitude! ça passe le temps. Et puis, voyez-vous, on dit que le tabac préserve de l'épidémie.

LÉON. — Alors, c'est le moment de fumer.

L'ABBÉ. — En effet.

MARTIN. — Oui, il paraît que c'est terrible, n'est-ce pas?

L'ABBÉ. — Terrible. Il y a des malades partout. Le fléau a fait des progrès effrayants, depuis huit jours.

LÉON. — Oui, ça s'étend. On a sonné deux glas, à l'Ormeau, ce matin.

L'ABBÉ. — C'est vrai.

MARTIN. — A l'Ormeau? Mais, alors, c'est tout près de nous?

LÉON. — Aussi, on commence à être inquiet. Tout le monde s'en va. Le notaire est parti hier, avec Bénart et Michelon. On s'expatrie. C'est trop dangereux de rester ici.

MARTIN, moqueur. — Tiens, tiens, tiens. Le notaire, Bénart et Michelon sont partis? Ça diminue le fameux comité, ça! Chacun tient à sa peau, là-dedans.

LÉON. — Dame, on n'a pas tout à fait tort.

a reçu un coup de fusil d'un braconnier qu'il a surpris. Heureusement, la jambe seule est atteinte. Allons vite, je vais chercher le docteur, et vous, monsieur Pertuis, aidez Léon à étendre le blessé sur un fauteuil. A tout à l'heure. (*Il sort. Léon et Pertuis installent le blessé sur le fauteuil.*)

MARTIN. — A tout à l'heure, monsieur l'Abbé. Et merci encore. Sans lui, je restais dans le bois. J'en ai de la chance qu'il se soit trouvé à passer tout près en revenant de chez Chauvet, et qu'il ait entendu mon cri. Aïe! doucement, bonsoir! Ah! le gredin! il m'a bien touché! (*Moqueur, à Victor.*) Tiens, te voilà, toi? Ça te dérange, hein, que je sois revenu si tôt? Tu n'aimes guère te trouver ici, en même temps que moi?

PERTUIS, embarrassé. — Je passais, je suis entré un instant voir Léon.

MARTIN. — Allons, ne mens pas, va. Je sais ce que tu lui veux, à Léon. Tu l'as vu, n'est-ce pas? Alors... (*D'un geste, il montre la porte.*)

PERTUIS, en colère. — C'est donc toujours la même chose. C'est un peu fort, à la fin!

MARTIN, autoritaire. — Assez, hein! Si tu comprends le français, tu n'as qu'à prendre la porte.

PERTUIS. — Peut-être bien qu'aujourd'hui, je ne vais pas la prendre tout seul, la porte. Avec tes idées de derrière la tête, tu finis par lasser tout le monde, et Léon pourrait bien partir avec moi, cette fois! (*A Léon.*) Tu viens?

MARTIN, grave. — Léon est comme toi, il sait à quoi s'en tenir! S'il te suit, c'est inutile qu'il songe à remettre les pieds ici. (*Un temps.*) Tu sais, Léon, si tu veux profiter de sa voiture, tu es libre.

LÉON, enlevant lentement son chapeau qu'il jette sur la table. — Je reste!

MARTIN, étonné. — Tu restes?

LÉON. — Oui, ce n'est pas maintenant que tu es blessé, que je vais te planter là, sans personne pour te soigner.

PERTUIS, gouailleur. — Il y aura le curé.

LÉON, séchement. — Je vous dis que je reste, c'est entendu, n'est-ce pas?

PERTUIS. — Tu tournes casaque? Déjà? Mes compliments.

LÉON. — Taisez-vous, je vous prie. Je n'ai pas d'observations à recevoir de vous, je pense.

PERTUIS. — Qu'est-ce qui te prend?

LÉON. — Il me prend que j'en ai assez de vos histoires. J'en ai trop! C'est honteux, ce que vous venez de me proposer là. Ah ça! vous me croyez donc tombé bien bas, pour croire que, pour vous suivre, je vais abandonner mon père blessé.

PERTUIS. — Tu l'as dit toi-même.

LÉON. — C'est possible, mais en ce moment, vous auriez dû ne pas vous en souvenir.

PERTUIS. — Quelle mouche te pique?

MARTIN. — En voilà assez! Fais-moi le plaisir de déguerpir.

PERTUIS, rageur. — Eh bien! oui, je m'en vais! Ah! gueux, je vous garantis qu'on se reverra! (*Il sort en claquant la porte.*)

RIDEAU

MARTIN. — Oui, seulement on oublie que, lorsqu'on est valide, on se doit d'abord à ceux qui souffrent.

L'ABBÉ. — Et qu'on n'a pas le droit de désertier son poste.

LÉON. — Vous êtes durs!

MARTIN. — Allons donc! Est-ce que tu as capitulé, toi? Est-ce que tu es parti, comme trop d'autres? Est-ce que, tout de suite, tu n'as pas compris ton devoir?

LÉON, *simple*. — Oh! moi, parbleu!

L'ABBÉ. — Quoi, « moi, parbleu? » Est-ce que votre peau ne vaut pas celle des autres? Allons, ne protestez pas! Vous êtes un brave garçon, et si vous avez mauvaise tête, votre cœur vaut mieux que votre tête. On vous a ébloui avec des mots, des phrases et des promesses. Regardez maintenant ce qu'il reste de tout cela. Combien des vôtres ont mis leurs théories en pratique et combien se sont oubliés, pour secourir ceux qu'ils nomment leurs frères?

LÉON. — C'est pourtant vrai. (*Sombre.*) Les lâches!!

### SCÈNE III

LES MÊMES et LE FACTEUR, au dehors.

LE FACTEUR, *à la porte*. — Hé là! maître Martin! Une lettre pour vous.

LÉON, *allant chercher la lettre*. — Merci, facteur.

MARTIN. — Vous n'entrez pas prendre quelque chose?

LE FACTEUR. — Non, non, merci. Ma tournée est longue ce soir. Bonsoir la compagnie.

MARTIN. — Au revoir, facteur.

### SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE FACTEUR

LÉON, *joyeux*. — C'est une lettre de Jacques.

MARTIN, *impatient*. — Une lettre du petit? Ouvrez vite. (*À l'Abbé*) Vous permettez?

LÉON. — Tiens! Une photographie.

MARTIN, *étonné*. — Une photographie? Mais voir. C'est une sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Qu'est-ce que ça veut dire?

LÉON. — Attends, on va savoir. (*Il lit*) « Mon bien cher père, depuis ma dernière lettre, cinq longues semaines se sont écoulées, et j'ai passé tout ce temps dans un lit d'hôpital... »

MARTIN, *vivement*. — Malade? Oh!

LÉON. — Attends donc! Comme nous faisons une descente à terre, en petit nombre, nous avons été surpris et attaqués par une centaine de pirates, que nous avons réussi à mettre en fuite, après une lutte d'une demi-heure, à peine. Mais hélas! trois des nôtres étaient tombés sous les coups de feu et les flèches de nos ennemis. J'ai, moi-même, reçu une balle dans la gorge. On m'a transporté, évanoui, à l'ambulance! Quand je suis revenu à moi, une sœur de charité était à mon chevet, et, depuis

un mois, elle me soigne avec un dévouement inlassable. Ma blessure m'a fait beaucoup souffrir, et m'a donné souvent le délire. Alors, la bonne sœur Thérèse me consolait, quand je pleurais, et me calmait, quand je battais la campagne. Elle me parlait de la France, de mon petit village, de vous deux surtout, mes chers éloignés, et quand je fermais les yeux, sa douce voix me faisait croire que c'était encore ma pauvre maman qui me berçait comme jadis, lorsque j'étais tout petit. Maintenant, je vais beaucoup mieux, je puis même me lever un peu, depuis hier. Aussi sœur Thérèse s'est consacrée à un autre malade. Mais, chaque jour, elle revient vers moi, pour causer pendant quelques instants. Ici, nous avons tous une véritable vénération pour elle. Presque malgré elle, un de nos camarades l'a photographiée, et maintenant, nous portons tous sur nous, comme un talisman, l'image de notre ange gardien. J'ai fait agrandir cette photographie, pour vous l'envoyer. Donnez-lui, chez nous, une place bien en vue, et pensez, quand vous la regarderez, que c'est grâce au dévouement de cette sainte femme que votre petit gars, et beaucoup de ses amis, devront de ne point dormir leur éternel sommeil loin du pays natal. Je vous écrirai plus longuement dans quelques jours, car sœur Thérèse ne me permet pas beaucoup de fatigue. La voici justement. Je parle qu'elle vient me gronder. Je vous quitte et vais, avec elle, parler longuement de vous. Je vous embrasse bien affectueusement, Jacques. » (*Pendant la lecture de cette lettre, Léon qui a d'abord manifesté, en fronçant les sourcils, son étonnement de trouver une photographie de religieuse, voit l'émotion le gagner. C'est presque en sanglotant qu'il lit la dernière phrase, mais il se ressaisit et, regardant son père, dit gravement :*) Eh bien? quoi, tu pleures?

MARTIN, *douloureusement*. — Ah! mon pauvre petit!

L'ABBÉ. — Votre petit Jacques est un brave, Monsieur Martin. Il s'est battu vaillamment. Grâce à Dieu, il vous sera rendu.

LÉON, *montrant la photo*. — Grâce à elle aussi! (*Spontané*) Allons! il faut qu'on puisse la voir. Jacques le veut et je le veux aussi. (*Il enlève la photographie d'un cadre et glisse celle de sœur Thérèse à sa place. Puis il pose le cadre sur le buffet, bien en vue.*) Comme ça, on la verra, lorsqu'on entrera, et je vous jure bien que tout le monde saura que c'est elle qui a sauvé mon frère. (*Brusquement*) Maintenant, votre main, monsieur l'Abbé, et sans rancune. Il y a tout de même de braves gens parmi vous!

L'ABBÉ. — Et chez toi, Léon, il y a un brave cœur qui s'éveille. Oh! pardon! Je vous tutoie. Vous voyez, j'oubliais qu'un jour, devant votre oncle, vous me l'aviez défendu.

LÉON. — Oubliez-le tout à fait, et recommencez à me tutoyer. Aujourd'hui, c'est devant sœur Thérèse que je vous le demande.

L'ABBÉ. — Bien, ça! Et quand tu écriras à Jacques, tu lui diras que sœur Thérèse a réconcilié deux ennemis. C'est la meilleure récompense

que tu puisses donner à son dévouement. Tu me le promets ?

LÉON. — Je vous le promets.

L'ABBÉ. — Allons, je suis heureux. C'est une bonne journée. Maintenant, je vous quitte, mes malades ont besoin de moi, et, puisque le médecin du corps ne peut vaincre leur mal, c'est bien le moins que le médecin de l'âme ne leur fasse pas défaut. Au revoir, Léon. C'est en amis que nous nous quittons ?

LÉON. — C'est en amis. Au revoir, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ. — Au revoir, monsieur Martin. Si je peux, je reviendrai vous voir à la veillée. Ah ! voyons, ne pleurez plus, ou je me fâche. C'était bon tout à l'heure, ces larmes-là. A présent, elles coulent sans raison.

MARTIN. — Bon ! Tout à l'heure c'était de chagrin ! Maintenant, c'est de joie que je pleure. *(Il va pour se lever, mais la douleur lui fait jeter un cri.)* Oh ! *(Souriant.)* Vous voyez ! J'en oubliais mon mal !

L'ABBÉ. — Allons ! Voilà sœur Thérèse qui va guérir le père, maintenant ! *(Il sort.)*

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins L'ABBÉ

LÉON, *spontanément.* — Ah ! le brave homme !

MARTIN. — Oh ! c'est bien, mon petit gars, c'est très bien de l'avoir dit, ce mot-là. Exprès, je t'ai laissé seul lutter contre toi-même, pendant la lecture de la lettre de Jacques, car c'est elle surtout, n'est-ce pas, qui t'a bouleversé ? Exprès, pendant que l'Abbé était ici, je suis resté muet pour ne point t'influencer et pour que le mot que tu viens de prononcer puisse jaillir de ton cœur, spontané et sincère. Tu ne te figures pas le plaisir que tu viens de me faire. Enfin, le bandeau est tombé, maintenant tu vois clair !

LÉON. — C'est vrai, j'étais aveugle, j'étais fou. Je rageais contre l'Abbé, je les haïssais tous. Je ne comprends pas comment j'avais pu me laisser entortiller par ces imbéciles du comité.

MARTIN. — Allons, tais-toi, tais-toi. Ne parlons plus de tout cela et oublions le passé.

LÉON. — Crois-tu que je pourrai l'oublier, le passé ? Crois-tu que je pourrai ne plus me souvenir qu'eux tous, là-bas, avec leur semence de haine, allaient faire de moi un anarchiste et, peut-être — oh ! pardonne-le moi — un fils révolté.

MARTIN. — Calme-toi, petit. C'est aux autres qu'il faut que je pardonne, et que tu pardonnes aussi.

LÉON, *terrible.* — Ça non, par exemple ! C'est eux qui m'ont appris la haine ! Tant pis si c'est contre eux que ma haine se retourne.

MARTIN. — Ne maudis personne, et souviens-toi, souviens-toi toujours de la parole du Maître : « Aimez-vous les uns les autres ! » *(Écoulant.)* Tiens, voilà les cloches qui sonnent. *(On entend sonner lentement les cloches, dans le lointain.)*

LÉON. — C'est l'Angelus.

MARTIN, *grave.* — Non, non, ce n'est pas l'Angelus. C'est une âme que les cloches emportent dans leurs chants ! La nuit est tombée. Allume, petit, j'ai peur dans l'ombre. *(Léon allume la lampe.)* On marche dans la cour. Qui vient là ?

## SCÈNE VI

LES MÊMES et PERTUIS

PERTUIS. — C'est moi. Bonsoir.

MARTIN. — Qu'est-ce que tu veux ?

PERTUIS. — Ne discutons pas, je t'en prie, ce n'est pas le moment. Je sais que je suis de trop dans la maison, mais je l'oublie. Il ne s'agit plus de savoir si la politique nous divise ; aujourd'hui, il s'agit de se mettre hors de danger. Tu vois, je suis sans rancune. Je ne me souviens plus que vous m'avez chassé, et je viens vous proposer de partir avec moi.

MARTIN. — Partir ? Où ?

LÉON. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

PERTUIS. — Ce que je veux dire ? Mais, malheureux, vous ne savez donc pas que le mal est dans le pays, et que rester ici, c'est s'exposer à la mort ? Allons, ma voiture est prête. Nous installerons Martin pour le mieux, et nous roulerons toute la nuit s'il le faut, mais demain, nous serons loin de l'épidémie.

LÉON. — Et les autres, qu'est-ce que vous en faites ?

PERTUIS, *donné.* — Les autres ? Quels autres, donc ?

LÉON. — Ceux qui sont malades, parleu.

PERTUIS. — Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Est-ce que tu crois que je vais laisser ma peau ici, pour eux.

LÉON. — Alors, vous les abandonnez sans vous demander, un instant, si vous ne pourriez leur être d'aucun secours ?

PERTUIS. — Ah ! tu m'ennuies, toi. Je m'en moque des autres. Si vous ne voulez pas me suivre, restez, c'est votre affaire. Moi, je pars.

LÉON. — Mes compliments, c'est du propre.

PERTUIS. — Quoi, c'est du propre ? Est-ce que tu vas t'aviser de me faire de la morale, toi, maintenant ? Si tu as changé d'opinions, tant pis pour toi, moi je garde les miennes.

MARTIN. — Il n'y a pas d'opinions là-dedans. C'est une question de charité et d'humanité.

PERTUIS, *ironique.* — La charité ! l'humanité ! Des grands mots ! Des mots qu'on ne met pas en pratique, voilà tout !

MARTIN. — Et ta fameuse devise, la mets-tu en pratique aujourd'hui ? « Tous frères, » disais-tu pourtant... !

PERTUIS. — Devant le péril, on réfléchit.

LÉON, *sévère.* — Naturellement, on réfléchit. Et on laisse les autres crever comme des chiens. Tous frères, oui, à condition que ces frères n'aient jamais besoin de vous. Fièvre devise, j'en conviens, et que vous compreniez d'admirable façon.

PERTUIS. — Alors, vous ne voulez pas partir ?

MARTIN. — Non, non, non, cent fois non. Va-t'en

sans nous, et malgré tout, tu ne partiras pas seul. Quelques-uns des tiens ont déjà pris les devants, d'autres te suivront.

PERTUIS. — Pauvres idiots !

LÉON. — Idiots, soit. Nous préférons notre bêtise à votre lâcheté. (*Les poings serrés.*) À présent, si vous voulez m'en croire, prenez la porte, sinon, je vous la fais prendre de force.

PERTUIS. — Des menaces ?

LÉON. — Parfaitement, des menaces, pour répondre à vos insultes.

MARTIN. — Allons, grand lâche, tes os sont précieux, va les mettre à l'abri. Tu perds du temps, ici. Va-t'en, déserte, suis ta bande, assez de gens de cœur resteront qui se souviendront de notre devise à nous.

PERTUIS. — Devise de calotins.

LÉON. — De calotins, si vous voulez. Mais devise de dévouement. (*Montrant la photographie.*) Tenez, regardez. C'est de la cléricaille ça, hein, je pense ? Regardez-la cette femme.

PERTUIS, méprisant. — Une cornette ? Il ne manquait plus que ça, ici.

LÉON. — Oui, ça, c'est une cornette qui vous donnerait des leçons d'héroïsme ! Et moi, le révolutionnaire d'hier, je l'ai placée là, cette cornette, et malheur à celui qui voudrait la railler.

PERTUIS. — Hier, tu l'aurais jetée au ruisseau.

LÉON. — Ça se peut. Mais, aujourd'hui, je la vénère, et j'entends qu'on la respecte. C'est une sainte !

PERTUIS, rageant. — Les saintes, voilà ce que j'en fais, moi. (*Il saisit le cadre et le jette violemment à terre.*)

MARTIN, terrible. — Bandit ! Tu vas ramasser ce cadre tout de suite.

PERTUIS, haineux. — Viens donc me le faire ramasser, toi, l'infirme.

LÉON, bondissant sur Pertuis. — Misérable !

MARTIN, voulant le retenir. — Léon, je t'en prie.

LÉON. — Laisse-moi tranquille ! (*A Pertuis.*) Voulez-vous ramasser ce cadre tout de suite ?

PERTUIS. — Non !

LÉON. — Ramassez-le, vous m'entendez !

PERTUIS. — Non !

LÉON, terrible, brandissant une chaise. — Tonnerre ! Ramasse-le, ou je t'assomme ! (*Sous la menace, Pertuis ramasse le cadre et le replace sur le buffet.*)

LÉON, repoussant Pertuis avec dégoût et lui montrant la porte. — Et maintenant... file ! (*A reculons, Pertuis sort avec un geste de menace.*)

### SCÈNE VII

LES MÊMES, moins PERTUIS.

LÉON. — Sale bête !

MARTIN. — C'est un malheureux !

LÉON. — C'est un lâche ! T'insulter de la sorte, toi ! et la traiter ainsi, elle ! Oh ! je l'aurais étranglé de bon cœur.

### SCÈNE VIII

LES MÊMES et L'ABBÉ.

L'ABBÉ, paraissant, le visage pâle, défait. — Bonsoir, mes amis.

LÉON. — Grand Dieu, que vous êtes pâle, monsieur l'Abbé. Qu'est-ce que vous avez ?

MARTIN. — Pertuis vous a insulté, peut-être ?

L'ABBÉ. — Ses insultes ne m'atteignent pas. Si je pleure, c'est que j'ai le cœur brisé.

LÉON. — Qu'est-ce qu'il y a ?

L'ABBÉ. — Le petit Dangias vient de mourir.

MARTIN. — Jeannot est mort !

L'ABBÉ. — Oui, Emporté, lui aussi, parle terrible mal.

MARTIN. — C'est lui qui vous accompagnait la nuit, je crois ?

L'ABBÉ. — Oui, le brave petit. Depuis neuf jours, malgré la fatigue et le danger, il me suivait partout. Toujours il était sur la brèche pour soigner ses amis. Il est tombé au champ d'honneur, en Français, en brave, en apôtre.

MARTIN. — A dix-huit ans, c'est épouvantable.

L'ABBÉ. — Ce qui fait mal, surtout, ce qui est atroce, c'est la douleur de la maman. Elle est folle, la malheureuse femme. Pauvre enfant, pauvre mère ! (*Il pleure.*)

MARTIN. — Allons, monsieur l'Abbé, relevez le front. Vous prêchez le courage aux autres, soyez courageux vous-même. Un saint ne pleure pas, il prie !

L'ABBÉ. — Vous avez raison, je ne dois pas me laisser abattre. Le devoir m'appelle auprès des autres. Au revoir.

LÉON. — Vous partez seul ?

L'ABBÉ, grave. — Quand le guide est mort, le pèlerin doit continuer sa route en solitaire.

LÉON. — Eh bien ! monsieur l'Abbé, sur le chemin du dévouement, je ne veux pas que vous marchiez seul. Tant pis si je tombe aussi, mais, désormais, c'est moi qui vous accompagnerai !

RIDEAU



# LE COURRIER

## DE BAYONNE, BIARRITZ ET DU PAYS BASQUE

Journal Quotidien indépendant et de défense des intérêts locaux

DIRECTEUR :  
JEAN DE L'ESPERE

9, 11, Rue Jacques-Laffitte, 9, 11  
**BAYONNE**  
Téléph. 1.96

25 Cent.

La Publicité régionale est reçue exclusivement à l'« Agence Havas »

25 Cent.

101<sup>e</sup> ANNÉE N° 21.983

Jeudi 7 Mai 1931

### La tâche d'hôte s'étend

La Commission Marin-Mandet a repris ses travaux et elle a aussitôt débarrassé un nouveau livre de forte taille.

Entr'ouvrant le dossier de la véreuse affaire des Napiètes de Bakou, dans laquelle quelques-uns des plus beaux ventres dorés du socialisme S. F. I. O. sont fortement compromis, M. Marin a communiqué à ses collègues un rapport officiel du procureur de la République où ce haut magistrat explique pourquoi il a dû relâcher les dérouteurs de l'épargne alors qu'il avait le devoir de les poursuivre.

Le procureur de la République se serait justifié en disant :

« J'ai conclu à un non-lieu parce que certains inculpés, si j'avais ordonné des poursuites, auraient pu mettre en cause MM. Joseph Caillaud, Painlevé et Moutet. »  
« Il est bien regrettable, cependant, de rendre un non-lieu dans une affaire où l'épargne française se a été pillée par des escrocs étrangers. »

Ainsi plutôt que de faire tergo à de hauts politiciens radicaux et socialistes compromis, la Justice, pour éviter des « historiques » comme on dit au Palais, préfère mettre en liberté leurs complices.

Voilà qui en dit long sur les mœurs et habitudes du monde parlementaire et solidement véreux, des politiciens des magistrats et des hauts bandes financiers qui commencent ensemble les Franç...

## Dernière Heure

### LA JOURNÉE

Demain : Saint DESIRE.  
Mardis : 7 h. 40 — 20 h. 20.  
Soleil : 4 h. 23 — 7 h. 12.  
Lune : D. Q. le 9.

— **Le président de la République a inauguré, hier après-midi, l'Exposition coloniale.** Le général Lyautey et M. Paul Reynaud, ministre des colonies, ont tenu en termes substantiels, dans leurs discours, la grandeur de l'œuvre réalisée par la France.

— **On s'attend à ce que le gouvernement du Reich demande la révision du plan Young.**

D'ici, le chancelier Brüning est intervenu auprès des Etats-Unis à ce sujet.

— **M. Mellon assure que l'Europe peut payer ses dettes aux Etats-Unis.**

— **La grève du textile est imminente dans le Nord.**

— **M. Flaminj fait un exposé des questions en rapport avec la politique financière de la France.**

— **La commission de la marine de la Chambre insiste pour la maintien de la thèse française sur l'accord naval.**

### La question de l'Anschuss

LA REPONSE DE M. BRIND  
Paris. — Il semble en outre, que M. Brind répondra aux approbations aux interpellations...  
Paris. — Il semble en outre, que M. Brind répondra aux approbations aux interpellations...  
Paris. — Il semble en outre, que M. Brind répondra aux approbations aux interpellations...

### La Conférence du désarmement sera-t-elle retardée ?

Londres. — Etant donné l'état des négociations navales anglo-franco-italiennes, si d'autres complications européennes surgissent, écrit le « Daily Mail », il n'est pas probable que la conférence du désarmement ait lieu à la date choisie.

### Au Maroc Espagnol

Madrid. — Dans les milieux officiels on déclare que le calme est complet au Maroc. D'autre part, on mande de Tétouan, que des inspecteurs se sont rendus à Soutiel Araga pour se rendre compte de l'état d'esprit de la garnison du 8ème bataillon de la légion étrangère et que le calme y règne.

### QUI SERA PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE ?

« Qui sera président de la République ? »  
« La question est délicate. »  
« Il y a plusieurs candidats. »  
« M. Brind est en tête. »  
« M. Brind a été élu président de la République en 1929. »  
« Il est très populaire. »  
« Il a une grande expérience. »  
« Il est très compétent. »  
« Il est très dévoué. »  
« Il est très courageux. »  
« Il est très intelligent. »  
« Il est très énergique. »  
« Il est très vaillant. »  
« Il est très hardi. »  
« Il est très audacieux. »  
« Il est très téméraire. »  
« Il est très intrépide. »  
« Il est très vaillant. »  
« Il est très hardi. »  
« Il est très audacieux. »  
« Il est très téméraire. »  
« Il est très intrépide. »

### La Presse de Paris écrit ce matin

#### POUR LA PETITE ENTENTE

L'ORDRE (E. Baré) :

« La Conférence de la Petite-Entente — je ne l'ignais pas — a adopté le plan de Brind ; mais cette adhésion ne la rendra pas inopérante. M. Brind, le ministre de Tchécoslovaquie, a fait de son mieux pour sauver le Quai d'Orsay ; mais il est, comme moi-même, convaincu que l'Anschuss européen en est le domaine du rêve. Si mal informé que puisse être son auditoire, notre ministre des Affaires étrangères avait donc tort de trop tromper de son accord avec lui. Au vrai, nos peuples allés de l'Est européen n'ont rien compris contre notre diplomatie, même qu'ils aient pour la plupart le sentiment qu'elle les guide en des chemins où ils ne peuvent rentrer que la haine et la guerre. S'ils approuvent Locarno publiquement, ils n'ont cessé de le désapprouver dans le privé. Bon gré, mal gré, il faudra bien revenir aux vérités des pays à intérêts communs et le plus tôt sera le meilleur. Peut-être que Brind désire que le bismarckien Christus agit. Sachant que ni la Yougoslavie et la Roumanie ne voyaient que leur intérêt économique, elles ont refusés dans l'horrible politique de « L'Anschuss » vient de représenter, véritablement ses avantages qu'est différent immédiatement par deux millions et demi de tête. Le veut qu'il n'est certifié ; mais il faut, maintenant que M. Brind a écrit les promesses qu'elle lui a faites, car elle

### Nouvelles d'Espagne

#### LE NOUVEL AMBASSADEUR A PARIS

La nomination d'un ambassadeur du gouvernement provisoire à Paris a été très laborieuse. Après le refus du docteur Marañon d'accepter ce poste, le conseil des ministres avait décidé de s'adresser à M. Beistoso, lequel après avoir demandé un délai de vingt quatre heures à lui aussi, refusé de représenter l'Espagne en France. En dernière heure, on annonce que c'est M. Danvila ambassadeur d'Espagne près la République Argentine, qui aurait consenti de devenir le successeur de M. Quinones de León à Paris.

#### UNE LETTRE DU CARDINAL LLUINDAIN

Le cardinal Lluindain, archevêque de Séville a adressé une lettre à son clergé et aux fidèles pour leur demander d'obéir aux autorités constituées dans les questions qui ne sont pas en opposition avec les lois divines ou avec les droits de l'Eglise.

#### MINISTRE DE LA JUSTICE

M. Diego Medina a été nommé président du tribunal suprême. Un autre décret prononce la mise à la retraite de plusieurs magistrats de cette haute juridiction.

#### MINISTRE DE LA GUERRE

A la suite du dernier conseil des ministres M. Azana, ministre de la Guerre, a supprimé l'inspection générale de l'Armée dont l'héritier don Carlos de Bourbon était le titulaire, et a signé un décret qui remplace dans le service actif M. le général Fabriciano Barró, de l'Armée de l'Ontierres.

#### A LA PRESIDENCE

Après avoir donné audience à plusieurs notabilités et signé plusieurs décrets M. Alvarez Zulueta a été ainsi 19.838.120 francs. Le

### Un nouveau scandale ?

#### Nous lisons dans « L'Œuvre » UN KRACH FINANCIER

Le duc d'Audiffret-Pasquier et M. Charles Berrogin inculpés d'escroquerie et d'abus de confiance.

#### Deux autres financiers vont être convoqués chez le juge d'instruction.

MM. Charles Berrogin et le duc d'Audiffret-Pasquier viennent d'être inculpés d'abus de confiance et d'infraction à la loi sur les sociétés par M. Brach, juge d'instruction.

M. Charles Berrogin avait fondé, 60 bis, rue Pierre-Charon, le Lloyd financier ; le 11 mars 1927, il avait, à l'aide de cet organisme bancaire, constitué un premier syndicat, le Star Napiéta. Puis il constituait successivement cinq autres syndicats appelés : l'Extension Bouteillon, Santiago, Estacion Biarriz, Paratro Navillero et Syndicat auxiliaire de crédit.

Le premier syndicat constituait le Star Napiéta, avait pour objet d'acheter du titre de l'Union des pétroleux roumains. Il fut percé durant une année. Charles de Paris était de 12.628 francs et le Lloyd financier fut ainsi 19.838.120 francs. Le

### LES CONCERTS DES

#### « AMIS DE LA MUSIQUE »

#### LE QUATOR VAUDELE

Quand il s'agit d'artistes tels que ceux qui constituent le quatuor Vaudelle, le compte rendu de leur concert tient en peu de mots. A leur renommée, si bien méritée nos modestes éloges n'ajoutent rien. Qu'ils s'agisse d'œuvres classiques comme le quatuor en mi bémol de Schubert ou du délicieux duo de Mozart pour violon et Alto, on ne peut qu'en louer l'interprétation ; cependant nous devons une mention particulière à Mme M. R. Vaudelle-Lamon post sa maîtrise sur l'alto, rarement joué par des dames.

Mardi soir, ce concert, a été complété par une conférence de M. Vaudelle, fort courte mais très substantielle qui avait pour but de nous expliquer le caractère de la musique de l'Ecole de Debussy qui serait comme un retour à la musique primitive (?) et de mettre en parallèle la musique latine et la musique allemande. La précaution n'était pas inutile. Cet exposé fait intéressant d'autant qu'il illustre par l'exécution du quatuor espagnol de M. Baccarisse (un nom qui sent plutôt la Chabosse ou les Landes), composé cette année même à Madrid et dont nous avions la première, puis, par contraste, un autre quatuor en cinq parties calculé de M. Eg. Wellez élève de Schneberé et qui vit le jour à Nice.

Ces parties sont fort incalçables, et quelque soit le caractère de ses diverses études, sont satisfaisantes de difficultés où se sont données à titre cours la virtuosité des artistes de ce quatuor Vaudelle et leur à leurs applications musicales substantielles. A son public que nous recommandons hautement aux amateurs.

Les artistes sont fort incalçables, et quelque soit le caractère de ses diverses études, sont satisfaisantes de difficultés où se sont données à titre cours la virtuosité des artistes de ce quatuor Vaudelle et leur à leurs applications musicales substantielles. A son public que nous recommandons hautement aux amateurs.

Les artistes sont fort incalçables, et quelque soit le caractère de ses diverses études, sont satisfaisantes de difficultés où se sont données à titre cours la virtuosité des artistes de ce quatuor Vaudelle et leur à leurs applications musicales substantielles. A son public que nous recommandons hautement aux amateurs.

# ESKUALDUNEN LORETEGIA

PAR

M. Pierre LAFITE

Sous ce titre imagé et charmant puisqu'il évoque la vision d'un parterre de fleurs. M. l'abbé Pierre Lafite, professeur de Basque au Petit Séminaire St-François-Xavier, nous présente une anthologie des auteurs basques, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>. Une anthologie basque remontant à cette époque! Mais, c'est la première fois qu'un tel livre paraît!...

Tous les fervents de notre langue millénaire ont tressailli de joie en apprenant que sous le format commode d'un joli livre, ils allaient voir réunies les pages les plus caractéristiques d'écrivains dont les ouvrages sont, en quelque sorte, introuvables! Epars et perdus au fond de diverses bibliothèques privées, monacales ou municipales, ils seraient restés inconnus.

Quel amour de la langue basque, quelles patientes recherches, quelle constance n'a-t-il pas fallu à l'auteur de ce volume pour rassembler, pour étudier, à travers trois siècles, les œuvres d'écrivains dont les noms même eussent toujours été ignorés du profane!

Les voici qui, brusquement, sortent de l'oubli, grâce à l'heureuse inspiration et au savant labeur de M. l'abbé Lafite. Le nom de l'auteur est garant de la valeur de l'ouvrage. M. l'abbé Pierre Lafite, après de fortes études à la Faculté de Toulouse où il a conquis brillamment son titre de licencié des lettres, s'est adonné avec ferveur à l'étude de la langue basque. Il a brûlé les étapes et en quelques années, peut-être en quelques mois, il a rejoint les plus vieux linguistes dont il a retenu l'attention. Ses travaux déjà nombreux font autorité et lui ont valu d'être élu correspondant de l'Académie Basque.

Dans un avant-propos ardent et vigoureux qui est, lui-même, un vrai morceau d'anthologie, l'auteur combat l'opinion de ceux qui pourraient croire que la langue basque est une parente pauvre, incapable d'exprimer les nuances de la pensée et du sentiment. En serait-il ainsi qu'il ne faudrait pas la délaïsser, mais bien au contraire, la parler souvent et l'écrire pour l'enrichir et en faire l'égal des autres idiomes. Or, il n'en est rien, la vitalité dont elle a fait preuve est prodigieuse! Pendant quatre siècles, les ouvrages basques se sont succédé sous une forme de plus en plus souple. Mais, dispersés aux quatre coins du Pays, ils ne seraient jamais tombés sous nos yeux! Voilà pourquoi M. l'abbé Lafite a eu à cœur de nous les révéler et de nous en donner les extraits les plus beaux ou les plus originaux.

Il se hâte de déclarer modestement qu'il n'a nullement la prétention d'être un critique infailible et il se garde d'imposer ses préférences. Dans l'intérêt même de la langue, il se réjouirait que d'autres reprennent sa tâche. Quoi qu'il en soit, il a tenu à présenter les écrivains et les œuvres dans l'ordre chronologique. Ainsi, nous est-il donné de constater, de siècle en siècle, les progrès de la langue basque. Une notice biographique précède le texte de chaque écrivain. En quelques lignes rapides et substantielles, l'auteur nous renseigne sur les circonstances qui ont marqué la vie et l'œuvre de chacun d'entre eux. Cette documentation n'est pas le moindre attrait de ce livre. Elle lui donne une valeur considérable et nous ne saurions assez remercier le savant linguiste d'avoir fait, en même temps, œuvre d'historien.

M. Lafite nous fait remarquer qu'il a adopté à dessein l'orthographe employée dans le journal « Eskualduna » et dans la Revue « Gure Herria ». C'est, en effet, de nos jours, la plus lisible pour le Basque moyen. Et l'auteur termine par un appel vibrant à ses compatriotes. Qu'ils accourent nombreux vers ce parterre de fleurs! Qu'ils en respirent le parfum, qu'ils les cultivent et qu'ils donnent à leur tour des fleurs nouvelles à notre idiome!

✽

Oui, nous voudrions les contempler toutes, les belles fleurs de ce recueil!... C'est la Poésie

qui ouvre le feu en la personne de Bernard Dechepare. L'hymne qu'il entonnait, en 1545, pour célébrer la langue basque, serait certainement repris avec enthousiasme par bon nombre de nos contemporains. Aucun texte n'était plus désigné pour figurer au seuil même de ce livre ardent qui nous fait pénétrer dans l'intimité d'âmes simples et sèves. Qu'elle est exquise, par exemple, la pensée de ce délicieux Joanes Etcheberri, poète du XVII<sup>e</sup> siècle, qui, au cours d'un poème sur la Résurrection de Jésus, s'écrie dans un élan de Foi :

— Iguzkia nahi bezain goizik ezta agertu!

« En ce jour de Pâques, le soleil ne s'est pas levé aussi tôt qu'il l'eût désiré! »

De page en page, d'auteur en auteur, c'est une succession d'observations profondes et salutaires. C'est tour à tour la prose des Axular, des Gasteluçar, des Chourio, des Haraneder, des Mihura qui nous captive par sa variété et sa puissance; c'est la poésie des Oihenart, des Harizmendi, des Cardeberaz qui sous enchante par son originalité et sa fraîcheur! Remarquons que la plupart de ces écrivains appartenaient au clergé. Ils étaient prêtres, et plusieurs d'entre eux, religieux.

Dans le passé, comme de nos jours, ils sont les mainteneurs de la langue basque, non seulement par l'éloquence de la chaire, mais aussi parce qu'ils furent les premiers à rompre avec l'adage qui proclamait que les « Basques n'écrivent pas! » Sans doute les exhortations du célèbre Axular ne furent-elles pas étrangères à cet épanouissement de la littérature basque. Il regrette tout autant en langue basque que dans les autres langues. Il affirmait qu'elle les eût égalées en richesse et en perfection.

N'oublions pas d'ajouter qu'une agréable constatation est réservée au lecteur de cette anthologie. Il lui sera donné de voir que parmi tous ces écrivains, il en est deux qui n'étaient pas basques : Materre et Pouvreau. Le premier était né, très probablement, à Paris et le second à Bourges. Leur prose ne se ressent pas de leur origine. Puissent-ils avoir des imitateurs!...

Ce n'est plus un souhait chimérique. Des livres comme celui-ci ont le don de rallumer la flamme basque, de la faire resplendir et de susciter de nouveaux adeptes! « Eskualdunen loretegia » apparaît à notre horizon, comme un messager de trois siècles! Ses pages recèlent les fleurs les plus pures de l'âme basque. Elles ont l'âpre senteur de la Terre où elles ont poussé, mais il fait bon la respirer en attendant que nous puissions nous pencher sur le bouquet déjà promis par M. l'abbé Lafite.

Ce bouquet, il nous l'annonce à la fin de son anthologie. Ce sera un recueil consacré aux écrivains basques du XIX<sup>e</sup> siècle. Le champ est plus vaste, évidemment, plus nombreuses les publications, plus variés les sujets traités par les écrivains. C'est dire l'intérêt que présentera ce deuxième recueil qui sera en vente, comme le premier, à la Librairie Lasserre à Bayonne.

✽

Saluons donc avec joie et admiration la nouvelle œuvre de M. l'abbé Pierre Lafite! Elle nous révèle un brillant passé littéraire ou, pour mieux dire, elle le ressuscite! Sans doute, n'est-ce point par hasard que « Eskualdunen Loretegia » a paru le jour de Pâques! Résurrection d'antiques proses, résurrection de vieux poèmes, renaissance, en un mot, des études basques! Ici, sont rassemblés par M. l'abbé Lafite, les plus beaux écrits des Anciens, là-bas, sont captées et fixées par M. l'abbé Jean Barbier, les plus belles Légendes, jusqu'à ce jour orales. Tous les deux, ils ont bien mérité du clergé à qui ils font honneur, tous les deux ils ont droit à la reconnaissance du Pays Basque dont ils célèbrent les traditions et la vieille gloire!

EMMANUEL SOUBERBIELLE.